

De quoi l'enfant a-t-il besoin ? D'amour... mais pas en priorité

Luc Roegiers

La puériculture lui octroie l'allaitement à la demande, la psychologie recommande de « comprendre » ses colères avant de les réprimander, la pédagogie lui simplifie l'orthographe, le marché économique met à sa disposition les jeux les plus variés, la société lui garantit ses droits par une Convention internationale. Que lui faut-il de plus, au petit Occidental du 21^{ème} ?

Les besoins fondamentaux de l'enfant... ce sont des préoccupations de parents plus que d'enfant. Quand on vient au monde, on se construit son univers à partir de ce qu'on y trouve ou non. On s'adapte. Ce qui ne signifie évidemment pas que tous les modèles soient équivalents en éducation. Certaines attitudes sont insidieusement destructives. Cependant, peu, très peu de parents souhaitent le malheur de leur enfant. Souvent ils cherchent et s'interrogent, si l'on en juge par le nombre de consultations éducatives demandées au pédiatre, à l'enseignant ou au psychothérapeute. Le doute est omniprésent. Bien sûr, les professionnels sollicités s'en posent aussi, des questions ! Les ouvrages de réflexion sur la famille n'en finissent pas de déferler¹. Avec à la clé cet étrange constat : plus l'enfant est mis en évidence, plus il semble être en problème. On lui donne une place si importante qu'il éprouve bien du mal à ne pas décevoir.

Les atouts d'une confiance de base

Enfant roi, enfant tyran ; enfant passion, enfant passoire ; enfant consommateur, enfant consommé ; enfant créatif, enfant formaté ; enfant sujet, enfant objet ;... Chaque médaille a son revers. En vitrine de la société, l'enfant n'est pas toujours confortable dans les habits chatoyants dont il est paré. Souvent, il paie la rançon de la gloire et tombe dans les pièges de son succès, voire dans l'enfer pavé des meilleures intentions (« et pourtant, on fait tout pour lui »). C'est un peu décourageant pour les parents et parfois démotivant pour les couples qui pensent à fonder une famille. Comment faire son bonheur ? Être parent, c'est décidément un des métiers impossibles, disait déjà Freud il y a un siècle. Il faut assumer cette impuissance mais en même temps garder son cap. Et comme rien ne vaut un bon départ (même si tout ne se joue pas avant 6 ans comme on le prétendait) le psychanalyste anglais Winnicott a donné quelques repères plutôt simples pour aider le tout petit à se constituer :

- « holding » = lui offrir un support et une protection contre les dangers et agressions (chute, douleur, bruit, excitation excessive, désorganisation...) pour lui permettre de s'ancrer dans la confiance de base à partir de laquelle il découvrira le monde ;
- « handling » = le caresser, le manipuler, l'aborder avec respect pour lui apprendre à habiter son corps puis ses pensées de façon à être « bien dans sa peau » ;

¹ Deux titres récents sortent du lot et méritent un détour : « Enfants-Adultes, vers une égalité de statuts ? », ouvrage dirigé par François de Singly, Universalis 2004 et « Guérir les souffrances familiales » sous la direction de Pierre Angel et Philippe Mazet, PUF 2004. De plus, un congrès est organisé ces jours-ci à Bruxelles par la Ligue Bruxelloise Francophone pour la Santé Mentale avec pour titre « Et les enfants, ça va... ?-Transformation du lien et évolution des pratiques ».

- « object presenting » = répondre à ses demandes ni trop tôt pour lui laisser le temps d'imaginer et d'anticiper « ses » solutions, ni trop tard pour lui éviter le découragement et l'angoisse du vide.

L'amour ? Pas en priorité

Au fond, d'après Winnicott, élever un enfant, ce n'est pas chercher midi à quatorze heures. Quelle impression ressort globalement de son programme (trop) résumé ? Le premier enseignement, c'est que l'amour, ce sacro-saint sentiment dont on n'arrête pas d'être abreuvé n'est pas le moteur de l'éducation. L'amour, c'est un « plus » fort agréable, mais pas obligatoire. Ouf. Parce qu'enfin, il n'est pas tous les jours facile d'aimer sur commande. Et puis, un sentiment c'est bien fragile pour fonder la parentalité. Si l'amour volatile en venait à faire défaut... pourrait-on imaginer divorcer d'un enfant ? Cette perspective ouvrirait à des déstabilisations redoutables. Donc, contrairement à ce que d'aucuns continuent de penser, ce n'est pas d'amour qu'un enfant a prioritairement besoin. Il lui faut avant tout de la fiabilité : c'est une question de survie. Trouver l'adulte responsable plus ou moins là où il est attendu ; à cette juste distance dont parle Winnicott. L'expérience destructive pour un enfant, c'est d'être issu d'une filiation brouillardeuse (une conception non assumée par ses auteurs) au point de ne plus pouvoir identifier ses parents ; ou à l'inverse, c'est d'en devenir responsable, d'être leur antidépresseur ou leur punching-ball plutôt que d'être consolé par eux ; ou de devoir gérer leurs bagarres ; ou encore de se retrouver à une sortie d'école sans personne pour l'attendre, d'être privé de pension alimentaire, de payer l'ardoise matérielle ou affective de conflits anciens... C'est aussi être « violé » psychiquement par des adultes sûrs de savoir mieux que lui ce qu'il pense ou éprouve, c'est d'être gavé avant même d'avoir pu déployer un quelconque désir. Parfois d'ailleurs soi-disant « par amour ».

La vérité gît en chaque enfant

Est-il difficile d'être fiable ? Les parents y parviennent-ils plus ou moins facilement qu'autrefois ? La réponse à ces interrogations dépend en partie des buts à atteindre en éducation ; elle ouvre donc toute la complexité actuelle du statut de l'enfant. Car aujourd'hui, il est devenu une personne, unique et singulière. On en a fait un être autonome : pour la première fois dans l'Histoire, on considère qu'il porte en lui « sa » vérité. L'éducation a pour tâche de la laisser émerger. Les parents, rappelle François de Singly, ne savent plus comme autrefois ce qui est bon pour l'enfant. Autrefois, l'autorité véhiculait des règles sociales et morales bonnes pour tout le monde, aujourd'hui, on a peur d'assassiner Mozart. On laisse chaque enfant déterminer ses goûts jusqu'aux repas sur mesure et aux activités extra-scolaires les plus variées. Chaque petit d'homme doit découvrir sa personnalité, ses compétences propres ; l'autorité fait place au « respect », pour ne point piétiner les fleurs de la créativité : « Les parents quittent les habits de roi tout puissant pour prendre deux autres rôles, celui d'interprète de cette identité cachée qui ne se révèle que peu à peu tout au long de la vie, et celui d'aide qui crée les conditions les plus favorables à cette invention de soi ». Ce programme nouveau ainsi défini par de Singly ravit sans doute les psychothérapeutes, orfèvres des richesses singulières. Mais il rend la tâche des ouvriers plus « collectifs », enseignants et éducateurs, bien plus ardue. Les parents eux aussi ne savent plus trop comment s'y prendre. Et à force d'hésiter, ils perdent l'assurance si bien décrite par Winnicott pour créer un cadre éducatif stable et fiable.

Autonomie et dépendance

En outre, être une personne, cela pèse sur les épaules ; celles de l'enfant sont-elles suffisamment solides ? Voilà une autre question cruciale. Car bien qu'autonome, l'enfant reste foncièrement dépendant. Prenons l'exemple de l'argent de poche : s'il peut en faire un usage autonome (il se fixe ses propres critères), l'enfant reçoit cet argent en toute dépendance. Autre exemple : il fallait autrefois être marié pour avoir une activité sexuelle. Sans doute y avait-il un horizon moral à cette prescription. Mais être marié, cela signifiait socialement une certaine indépendance. Aujourd'hui, l'ado fait parfois l'amour avec qui il veut dans les draps nettoyés par la lessiveuse familiale. Ce paradoxe est parfois source de confusion. De nombreux jeunes se vivant autonomes continuent d'habiter chez papa et maman sans avoir conscience de leur dépendance. Ce dont les parents s'accordent parfois très bien, car le non-changement leur donne l'illusion d'une sorte d'immortalité dont le prix modique est d'assurer une hôtellerie dont ils ont les moyens ; dès lors...

Un triangle coopératif et non une guerre des sexes

Attention, cette autonomie difficilement acquise pour les enfants pose problème ; mais ne la jetons pas trop vite aux orties ; évitons le piège de revenir à la société autoritaire de nos aïeux, comme croient devoir le faire certains nostalgiques. Fustigeant les dérives de l'autonomie des enfants, les milieux conservateurs incriminent aujourd'hui le manque de pouvoir des pères et la fusion mère-enfant, selon la vaine ritournelle d'Aldo Naouri² et consorts. Sans originalité, de tels auteurs à succès rappellent qu'il est frustrant mais libératoire pour un enfant de réaliser que sa mère a des horizons tout autres que lui seul. Personne ne conteste une telle affirmation. Mais ce discours suscite le malaise lorsqu'il s'extrémise jusqu'à la guerre des sexes : ainsi, ce serait la mère-toute-écoute-de-ses-poussins qui éliminerait le père. Vraiment ? Autrefois la femme était cloîtrée à la maison et l'homme était seul interface avec la société. À présent, la femme trouve progressivement sa place dans la société malgré quelques discriminations résiduelles, sans perdre son rôle pivot à la maison. Forcément, l'homme se demande à quoi il sert, en particulier vis-à-vis de ses enfants. Il ne résoudra cependant pas sa crise d'identité en réclamant son pouvoir perdu à sa femme (et encore moins en lui mendiant son attention voire ses câlins, comme le prône Naouri). Non, il ne s'en tirera évidemment qu'en s'impliquant dans la vie familiale. Sa partenaire ne s'en plaindra assurément pas ! Le fauteuil de la paternité symbolique (qu'une femme est d'ailleurs bien capable d'occuper en alternance...) offre certes un repli confortable pour l'homme en quête de sa place dans la famille. Mais il n'est ni approprié à l'évolution de la société qui impose toujours plus un partage créatif des rôles avec implication concrète des deux sexes ; ni en soi synonyme de sauvegarde pour l'enfance. Mieux vaut parler de coopération entre parents et de régulations de l'un par l'autre pour une bonne gestion des limites plutôt que de retour au patriarcat « pour remettre l'enfant à sa place ». L'enfant autonome n'est pas en soi un enfant gâté sans fil conducteur ni avenir à remettre dans le rang pour l'empêcher de perturber la cour des grands. Sans doute, l'éducation est-elle plus compliquée depuis l'avènement d'un enfant-personne dont on écoute les propos. Mais tout en les recadrant, on peut en reconnaître la

² Lire à ce sujet l'interview de ce « pédiatre-psychologue » dans le Vif du 28/5/2004.

pertinence et la richesse. Avec un tel regard, on s'aperçoit que tout ne va pas si mal en 2004 ; et on aurait tort d'idéaliser la place de l'enfant d'autrefois.

Tout ceci rappelle combien la réflexion sur les besoins fondamentaux de l'enfant est indissociable de celle sur la redistribution des cartes dans la famille.